

L/1967.09.25 — André Malraux : «Ma rencontre avec Mao», *Le Figaro littéraire*, 25 septembre 1967.

C'est d'ores et déjà une certitude : les *Antimémoires* d'André Malraux, parus chez Gallimard, constitueront le très grand événement littéraire de la saison. *Le Figaro littéraire* est seul de toute la presse à en publier aujourd'hui l'un des chapitres majeurs.

Août 1965. André Malraux vient d'arriver en Chine, chargé par le général de Gaulle d'une mission officielle auprès du gouvernement chinois.

Des souvenirs de quarante ans resurgissent dans sa mémoire. Ils contribueront à donner les *Antimémoires*.

En route, Malraux s'est d'abord arrêté à Hong-Kong où, sur le Grand Magasin communiste, règnent les images mythologiques de la Longue Marche. Puis il a fait escale à Canton où il a visité le Musée de la Révolution aux photographies étrangement censurées de tout ce qui peut rappeler la participation russe à des combats que Malraux lui-même connaît bien.

A Pékin, le maréchal Chen-yi, ministre des Affaires étrangères, «visage lisse, rire large et coupant. L'expression *se fendre la gueule* lui convient à merveille», le reçoit en premier.

C'est ensuite au tour de Chou En-laï, «ni truculent ni jovial, *parfaitement distingué*. Et réservé comme un chat».

Enfin, après un bref voyage à Yen-an, berceau de la Longue Marche, Sparte de la Chine nouvelle, c'est l'entrevue avec Mao Tsé-toung. Ce récit commence au moment précis où André Malraux rentre de Yen-an et se retrouve à Pékin.

* * *

Retour. Hier soir, on téléphone que je veuille bien ne pas quitter l'ambassade. A treize heures, nouveau coup de téléphone : on m'attend à quinze heures. En principe, c'est pour l'audience du président de la République, Liou Shao-shi; mais le «on» fait supposer à l'ambassadeur que Mao sera présent.

Quinze heures. Le fronton du Palais du Peuple repose sur de grosses colonnes égyptiennes, aux chapiteaux-lotus peints en rouge. Un couloir de plus de cent mètres. Au fond, à contre-soleil (dans une salle, je suppose), une vingtaine de personnes. Deux groupes symétriques. Non, il n'y a qu'un groupe, qui semble coupé en deux parce que ceux qui me font face se tiennent à distance derrière le personnage central, vraisemblablement Mao Tsé-toung. En entrant dans la salle, je distingue les visages. Je marche vers Liou Shao-shi, puisque ma lettre est adressée au président de la République. Aucun d'entre eux ne bouge.

— Monsieur le Président, j'ai l'honneur de vous remettre cette lettre du président de la République française, où le général de Gaulle me charge d'être son interprète auprès du président Mao Tsé-toung et de vous-même.

Je cite la phrase qui concerne Mao en m'adressant à lui, et me trouve devant lui, la lettre remise, à l'instant où la traduction s'achève. Son accueil est à la fois cordial et curieusement familier, comme s'il allait dire : «Au diable, la politique !» Mais il dit :

— Vous venez de Yenan, n'est-ce pas ? Quelle est votre impression ?

— Très forte. C'est un musée de l'invisible...

La traductrice – celle qu'employait Chou En-laï – traduit sans broncher, mais attend manifestement une explication.

— Au musée de Yenan, on attend des photos de la Longue Marche, des Lolos, des montagnes, des marécages... Pourtant, l'expédition passe au second plan. Au premier, ce sont les piques, les canons faits avec des troncs d'arbre et du fil télégraphique : le musée de la misère révolutionnaire. Lorsqu'on le quitte pour les grottes que vous avez habitées avec vos collaborateurs, on a la même impression, surtout lorsqu'on se souvient du luxe de vos adversaires. J'ai pensé à la chambre de Robespierre chez le

menuisier Duplay. Mais une montagne est plus impressionnante qu'un atelier, et votre abri, au-dessus du musée actuel, fait penser aux tombeaux égyptiens...

— Mais pas les salles du parti.

— Non. D'abord, elles sont protégées par des vitres. Mais elles donnent une impression de dénuement volontaire, monastique. C'est ce dénuement qui suggère une force invisible, comme celui de nos grands cloîtres.

Nous sommes tous assis dans des fauteuils de rotin dont les bras portent de petits linges blancs. Une salle d'attente dans une gare tropicale... Dehors, à travers les stores, l'immense soleil d'août. Je distingue maintenant Mao, à contre-jour. Le même type de visage rond, lisse, jeune, que celui du maréchal. La célèbre verrue au menton, comme un signe bouddhique. Une sérénité d'autant plus inattendue qu'il passe pour violent. A côté de lui, le visage chevalin du président de la République. Derrière eux, une infirmière en blanc.

— Quand les pouvoirs sont décidés à combattre, dit-il, ils sont toujours vainqueurs des riches : voyez votre Révolution.

J'entends la phrase de toutes nos écoles de guerre : jamais des milices n'ont battu longtemps une armée régulière. Et que de jacqueries pour une révolution ! Mais peut-être veut-il dire que, dans un pays comme la Chine, où les armées ressemblaient à nos Grandes Compagnies médiévales, ce qui était assez fort pour susciter des troupes volontaires l'était aussi pour leur assurer la victoire : on se bat mieux pour survivre que pour conserver.

Après l'écrasement des communistes par Tchang Kaï-chek à Shanghai et à Hankéou, en 1927, il a organisé les milices paysannes. Or, tous les Russes qui se réclamaient du marxisme-léninisme, tous les Chinois qui dépendaient directement d'eux, posaient en principe que la paysannerie ne peut jamais vaincre seule. Les trotskistes comme les staliniens. Sa certitude qu'une prise du pouvoir par les paysans était possible a tout changé. Comment est-elle née ? Quand a-t-il opposé la foule paysanne armée de lances à tous les marxistes d'obédience russe, donc au Komintern ?

— Ma conviction ne s'est pas formée : je l'ai toujours éprouvée.

Je me souviens du mot du général de Gaulle : «Quand avez-vous pensé que vous reprendriez le pouvoir ?

— Toujours...»

— Mais il y a tout de même une réponse rationnelle. Après le coup de Tchang Kai-chek à Shanghai, nous nous sommes dispersés. Comme vous le savez, j'ai décidé de rentrer dans mon village. Jadis, j'avais connu la grande famine de Tchang-cha, avec les têtes coupées des révoltés au haut des perches, mais je l'avais oubliée. A trois kilomètres de mon village, il ne restait pas une écorce, sur certains arbres, jusqu'à quatre mètres de haut : les affamés les avaient mangées. Avec des hommes obligés de manger des écorces, nous pouvions faire de meilleurs combattants qu'avec les chauffeurs de Shanghai, ou même les coolies. Mais Borodine ne comprenait rien aux paysans.

— Gorki m'a dit un jour, devant Staline : «Les paysans sont partout les mêmes...»

— Ni Gorki, un grand poète vagabond, ni Staline... ne connaissaient quoi que ce soit aux paysans. Il n'y a pas de bon sens à confondre vos koulaks avec les miséreux des pays sous-développés. Et il n'y a pas de marxisme abstrait, il y a un marxisme concret, adapté aux réalités concrètes de la Chine, aux arbres nus comme les gens parce que les gens sont en train de les manger.

Après : Staline... il a hésité. Qu'allait-il dire ? Un séminariste ? Que peut-il penser de lui aujourd'hui ? Jusqu'à l'entrée à Pékin, Staline a cru à Tchang Kai-chek, qui devait écraser ce parti épisodique, pas même stalinien, comme il l'avait écrasé à Shanghai en 1927. Khrouchtchev, lors de la séance secrète du XX^e Congrès du Parti en 1956, affirmait que Staline avait été prêt à rompre avec les communistes chinois. Dans la Corée du Nord, il avait laissé les usines intactes; dans les régions qu'allait occuper Mao, il les avait détruites. Il avait envoyé à Mao un travail sur la guerre des partisans, et Mao l'avait donné à Liou Shao-shi : «Lis ça, si tu veux savoir ce qu'il aurait fallu faire – pour que nous soyons tous morts.» Quitte à croire à un communiste, Staline préférerait croire à Li-li-san, formé à Moscou. Les purges ont sans doute été indifférentes à Mao –

plus que le rejet de la critique et que le dédain des masses paysannes. Et sans doute respecte-t-il les immenses services rendus au communisme dans la dékoulakisation, dans la lutte contre l'encerclement, dans la conduite de la guerre. Il y a au-dessus de moi, comme dans toutes les salles officielles, quatre portraits : Marx, Engels, Lénine – et Staline.

Bien que Mao ait appartenu au groupe de jeunes Chinois dont chacun devait gagner la France après avoir appris quelques mots de français, pour travailler dans une usine pendant le temps nécessaire à sa formation révolutionnaire (Chou En-laï a fondé le P.C. chinois à Billancourt), il n'a jamais quitté la Chine et n'a jamais abandonné sa méfiance à l'égard de la plupart des révolutionnaires revenus de l'étranger, ainsi que des envoyés du Komintern.

— Vers 1919, j'ai été responsable des étudiants du Hounan. Nous voulions, avant tout, l'autonomie de la province. Nous avons combattu avec le seigneur de la guerre Tchao-Heng-ti. L'année suivante, il s'est retourné contre nous. Il nous a écrasés. J'ai compris que seules les masses pourraient abattre les seigneurs de la guerre. En ce temps-là, je lisais le *Manifeste communiste* et je participais à l'organisation des ouvriers. Mais je connaissais l'armée, j'avais été soldat pendant quelques mois en 1911. Je savais que les ouvriers ne suffiraient pas.

— Chez nous, les soldats de la Révolution, dont beaucoup étaient fils de paysans, sont devenus les soldats de Napoléon. Nous savons à peu près comment. Mais comment s'est formée l'armée populaire ! Et re-formée, puisque parmi les 20.000 combattants arrivés à Yenan, 7.000 seulement venaient du Sud. On parle de propagande, mais la propagande fait des adhérents, elle ne fait pas des soldats...

— Il y a d'abord eu les noyaux. Il y avait plus d'ouvriers qu'on ne le dit dans l'armée révolutionnaire. Nous avons beaucoup de gens au Kiang-si : nous avons choisi les meilleurs. Et pour la Longue Marche, ils se sont choisis eux-mêmes... Ceux qui sont restés ont eu tort; Tchao Kaï-chek en a fait exterminer plus d'un million.

«Notre peuple haïssait, méprisait et craignait les soldats. Il a su très vite que l'armée rouge était la sienne. Presque partout, il l'a bien accueillie. Elle a aidé les

paysans, surtout au moment des moissons. Ils ont vu que chez nous il n'y avait pas de classe privilégiée. Ils ont vu que nous mangions tous de la même façon, que nous portions les mêmes vêtements. Les soldats avaient la liberté de réunion et la liberté de parole. Ils pouvaient contrôler les comptes de leur compagnie. Surtout, les officiers n'avaient pas le droit de battre les hommes, ni de les imiter.

«Nous avons étudié les rapports des classes. Quand l'armée était là, il n'était pas difficile de montrer ce que nous défendions : les paysans ont des yeux. Les troupes ennemies étaient bien plus nombreuses que les nôtres, et aidées par les Américains; pourtant nous avons souvent été vainqueurs, et les paysans savaient que nous étions vainqueurs pour eux. Il faut apprendre à faire la guerre, mais la guerre est plus simple que la politique : il s'agit d'avoir plus d'hommes ou plus de courage à l'endroit où l'on engage le combat. Perdre de temps à autre est inévitable; il faut seulement avoir plus de victoires que de défaites...

— Vous avez tiré grand parti de vos défaites.

— Plus que nous ne l'avions prévu. A certains égards, la Longue Marche a été une retraite. Pourtant ses résultats ont été ceux d'une conquête, parce que partout où nous sommes passés...

(Dix mille kilomètres, dit la traductrice...)

«... les paysans ont compris que nous étions avec eux, et, quand ils en ont douté, la conduite des soldats du Kuo-Min-Tang s'est chargée de les en convaincre. Sans parler de la répression.»

Celle de Tchang Kai-chek. Mais il pourrait parler aussi de l'efficacité de la sienne : l'Armée de libération n'a pas seulement confisqué les grandes propriétés, elle a exterminé les grands propriétaires et annulé les créances. Les maximes de guerre de Mao sont devenues une chanson populaire : «L'ennemi avance, nous nous retirons. Il campe, nous le harcelons. Il refuse le combat, nous l'attaquons. Il se retire, nous le poursuivons.» Je sais que son «nous» comprend à la fois l'armée, le parti, les travailleurs d'aujourd'hui et ceux de la Chine éternelle. La mort n'y trouve pas place. La civilisation chinoise avait fait de tout Chinois un individu naturellement discipliné.

Et, pour tout paysan, la vie dans l'Armée populaire, où l'on apprenait à lire, où la camaraderie était grande, était plus honorable et moins pénible que la vie au village. Le passage de l'armée rouge à travers la Chine fut une propagande plus puissante que les propagandes conçues par le parti : tout le long de cette traînée de cadavres, la paysannerie entière se leva le jour venu.

— Quel était l'axe de votre propagande ?

— Représentez-vous bien la vie des paysans. Elle avait toujours été mauvaise, surtout lorsque les armées vivaient sur la campagne. Elle n'avait jamais été pire qu'à la fin du pouvoir du Kuo-Min-Tang. Les suspects enterrés vivants, les paysannes qui espéraient renaître chiennes pour être moins malheureuses, les sorcières qui invoquaient leurs dieux en chantant comme un chant de mort : «Tchang Kaï-chek arrive !» Les paysans n'ont guère connu le capitalisme : ils ont trouvé devant eux l'Etat féodal renforcé par les mitrailleuses du Kuo-Ming-Tang.

«La première partie de notre lutte a été une jacquerie. Il s'agissait de délivrer le fermier de son seigneur; non de conquérir une liberté de parole de vote ou d'assemblée, mais la liberté de survivre. Rétablir la fraternité bien plus que conquérir la liberté ! Les paysans l'avaient entreprise sans nous, ou étaient sur le point de l'entreprendre. Mais souvent avec désespoir. Nous avons apporté l'espérance. Dans les régions libérées, la vie était moins terrible. Les troupes de Tchang Kaï-chek le savaient si bien qu'elles propagèrent que les prisonniers et les paysans qui passaient chez nous étaient enterrés vivants. C'est pourquoi il fallut organiser la guerre par cri, faire crier la vérité par des gens que connaissaient ceux qui les entendaient. Et seulement par ceux qui n'avaient pas laissé de parents de l'autre côté. C'est pour maintenir l'espoir que nous avons développé la guérilla autant que nous l'avons pu. Bien plus que pour les expéditions punitives. *Tout est né d'une situation particulière* : nous avons organisé la jacquerie, nous ne l'avons pas suscitée. La révolution est un drame passionnel, nous n'avons pas gagné le peuple en faisant appel à la raison, mais en développant l'espoir, la confiance et la fraternité. Devant la famine, la volonté d'égalité prend la force d'un sentiment religieux. Ensuite, en luttant pour le riz, la terre et les droits apportés par la réforme agraire, les paysans ont eu la conviction de lutter pour leur vie et celle de leurs enfants.

«Pour qu'un arbre croisse, il faut la graine, il faut aussi la terre : si vous semez dans le désert, l'arbre ne poussera pas. La graine a été, dans beaucoup d'endroits, le souvenir de l'Armée de libération; dans beaucoup d'autres, les prisonniers. Mais partout la terre a été la situation particulière, la vie intolérable des villageois sous le dernier régime du Kuo-Ming-Tang.

«Pendant la Longue Marche, nous avons fait plus de cent cinquante mille prisonniers, par petits paquets; et bien davantage pendant la marche sur Pékin. Ils restaient avec nous quatre ou cinq jours. Ils voyaient bien la différence entre eux et nos soldats. Même s'ils n'avaient presque pas à manger – comme nous – ils se sentaient libérés. Quelques jours après leur capture, nous rassemblions ceux qui voulaient s'en aller. Ils s'en allaient, après une cérémonie d'adieux, comme s'ils avaient été des nôtres. Après la cérémonie, beaucoup ont renoncé à partir. Et chez nous, ils sont devenus braves. Parce qu'ils savaient ce qu'ils défendaient.

— Et parce que vous les versiez dans des unités éprouvées ?

— Bien entendu. La relation du soldat avec sa compagnie est aussi importante que celle de l'armée avec la population. C'est ce que j'ai appelé le poisson dans l'eau. L'Armée de libération est une soupe dans laquelle fondent les prisonniers. De même, il ne faut engager les nouvelles recrues que dans les batailles qu'elles peuvent gagner. Plus tard, c'est différent. Mais nous avons toujours soigné les blessés ennemis. Nous n'aurions pas pu traîner tous ces prisonniers; peu importe. Quand nous avons marché sur Pékin, les soldats battus savaient qu'ils ne risquaient rien à se rendre, et ils se sont rendus en masse. Les généraux aussi, d'ailleurs.

Donner à une armée le sentiment que la victoire lui est promise n'est certes pas négligeable. Je me souviens de Napoléon, pendant la retraite de Russie : «Sire, nos hommes sont massacrés par deux batteries russes.

— Qu'on ordonne à un escadron de les prendre !»

Je le dis à Mao, qui rit, et ajoute :

— Rendez-vous bien compte qu'avant nous, dans les masses, personne ne s'était adressé aux femmes ni aux jeunes. Ni, bien entendu, aux paysans. Les uns et les autres se sont sentis *concernés* pour la première fois.

— Lorsque les Occidentaux parlent des sentiments révolutionnaires, ils nous prêtent presque toujours une propagande parente de la propagande russe. Or, si propagande il y a, elle ressemble plutôt à celle de votre Révolution parce que, comme vous, nous combattons pour une paysannerie. Si propagande veut dire instruction des milices et des guérilleros, nous avons fait beaucoup de propagande. Mais s'il s'agit de prédication... Vous savez que je proclame depuis longtemps : nous devons enseigner aux masses avec précision ce que nous avons reçu d'elles avec confusion. Qu'est-ce qui nous a attaché le plus de villages ? Les exposés d'amertume.

L'exposé d'amertume est une confession publique dans laquelle celui ou celle qui parle confesse seulement ses souffrances, devant tout le village. La plupart des auditeurs s'aperçoivent qu'ils ont subi les mêmes souffrances et les racontent à leur tour. Beaucoup de ces confessions sont banalement poignantes, l'éternelle plainte de l'éternel malheur. Quelques-unes sont atroces. (On m'a raconté celle d'une paysanne qui va demander au seigneur de la guerre ce qu'est devenu son mari, emprisonné : «Il est dans le jardin». Elle y trouve le corps décapité, la tête sur le ventre. Elle prend la tête que les soldats veulent lui arracher, la berce, et la défend de telle façon que les soldats s'écartent comme si la femme était l'objet d'une possession surnaturelle. Cette histoire est très connue, parce que la femme a répété maintes fois cet exposé d'amertume – et parce que, lors du jugement public du seigneur de la guerre, elle lui a arraché les yeux.)

— Nous avons fait faire les exposés dans tous les villages, dit Mao, mais nous ne les avons pas inventés.

— Quelle discipline avez-vous dû imposer d'abord ?

— Nous n'avons pas imposé beaucoup de discipline pour le règlement de ces comptes-là. Quant à l'armée, ses trois principes étaient : interdiction de toute réquisition individuelle, remise immédiate au commissariat politique de tous les biens confisqués aux propriétaires fonciers, obéissance immédiate aux ordres. Nous n'avons jamais rien

pris aux paysans pauvres. Tout dépend des cadres : un soldat versé dans une unité disciplinée est discipliné. Mais tout militant est discipliné, et notre armée était une armée de militants. Le fameux «lavage de cerveaux» a fait passer chez nous la plupart de nos prisonniers; mais qu'est-ce que c'était ? Leur dire : «Pourquoi vous battez-vous contre nous ?» et dire aux paysans : «Le communisme est d'abord une assurance contre le fascisme.»

Je pense aux écorces mangées par les hommes, et à ce que Nehru m'a dit de la famine. Mais je sais que le lavage de cerveau ne s'est pas limité à ces manifestations anodines. Les séances d'autocritique ont été souvent des séances d'accusation, suivies d'exclusions, d'arrestations et d'exécutions. «Retourne-toi résolument contre l'ennemi tapi à l'intérieur de ton crâne !» En 1942, à Yen-an, Mao ordonna aux militants de devenir semblables aux ouvriers et aux paysans. (On m'a montré, dans la vallée, le champ qu'il cultivait.) Il devait, plus tard, ordonner le *reconditionnement* de tous les Chinois. Lorsqu'il leur enjoignit de «livrer leur cœur», commencèrent les serments rituels des foules «dont le cœur ne battait que pour le parti», et les transports de grands cœurs rouges, dont certains devenaient des cerfs-volants.

— Nous avons perdu le Sud, reprend-il, et nous avons même abandonné Yen-an. Mais nous avons repris Yen-an, et nous avons repris le Sud. Au nord, nous avons trouvé la possibilité d'un contact avec la Russie, la certitude de n'être pas encerclés; Tchang Kaï-chek disposait encore de plusieurs millions d'hommes. Nous avons pu établir des bases solides, développer le parti, organiser les masses. Jusqu'à Tsi-nan, jusqu'à Pékin.

— En Union soviétique, c'est le parti qui a fait l'Armée rouge; ici, il semble que souvent ce soit l'Armée de libération qui ait développé le parti.

— Nous ne permettrons jamais au fusil de commander le parti. Mais il est vrai que la VIII^e armée de campagne a construit une puissante organisation du parti en Chine du Nord, des cadres, des écoles, des mouvements de masse, Yen-an a été construit par le fusil. Tout peut pousser dans le canon d'un fusil...

«Mais à Yen-an, nous avons rencontré une classe que nous n'avions guère rencontrée dans le Sud, et pas du tout pendant la Longue Marche : les bourgeois

nationaux, les intellectuels¹, tous ceux qui avaient sincèrement accepté le front unique dans la lutte contre le Japon. A Yenan, les problèmes de gouvernement se sont posés. Ce que je vais vous dire vous surprendra : si nous n'y avions pas été contraints par l'offensive ennemie, nous n'aurions pas attaqué.

— On a cru pouvoir vous liquider ?

— Oui. Les généraux de Tchang Kaï-chek lui ont beaucoup menti, et il a beaucoup menti aux Américains. Il a cru que nous allions livrer des batailles traditionnelles. Mais Chu-teh et Cheng-yi ne les ont acceptées que lorsque nos forces sont devenues supérieures aux leurs. Il a immobilisé beaucoup d'hommes pour la défense des villes, mais nous n'avons pas attaqué les villes...

— C'est pourquoi les Russes vous ont si longtemps... négligé.

— Si on ne peut faire la révolution qu'avec les ouvriers, nous ne pouvons évidemment pas faire la révolution. Les bons sentiments des Russes étaient pour Tchang Kaï-chek. Lorsqu'il a fui la Chine, l'ambassadeur soviétique a été le dernier à prendre congé de lui.

«Les villes sont tombées comme des fruits mûrs...

— La Russie s'est trompée, mais nous nous serions trompés aussi. L'Asie du dix-neuvième siècle semble frappée d'une décadence que le colonialisme ne suffit pas à expliquer. Le Japon s'est occidentalisé le premier, et on a prophétisé qu'il s'américaniserait très vite. La vérité est que, malgré les apparences, il est resté profondément japonais. Vous êtes en train de refonder la Grande Chine, Monsieur le président; c'est manifeste dans les tableaux et les affiches de propagande, dans vos poèmes, dans la Chine elle-même, avec le côté militaire que lui reprochent les touristes...

Et les ministres, en cercle, de dresser les oreilles.

— Oui, répond-il sereinement.

¹ Mao entend par là, outre les professions libérales, les étudiants et les professeurs, les techniciens et les ingénieurs : la masse de ceux qui ne sont ni ouvriers, ni paysans, ni anciens compradores ou capitalistes.

— Vous espérez que votre agriculture... ancienne, dans laquelle la traction à bras est encore si répandue, va rattraper le machinisme ?

— Il faudra du temps...

«Plusieurs dizaines d'années...

«Il faudra aussi des amis. Il faut d'abord des contacts. Il y a diverses sortes d'amis. Vous en êtes une. L'Indonésie en est une autre. Aïdit² est ici, je ne l'ai pas encore vu. Il reste des points communs entre lui et nous, et d'autre entre vous et nous. Vous avez dit avec...

(La traductrice cherche le mot français.)

«... pertinence, au ministre des Affaires étrangères, que vous ne souhaitiez pas un monde soumis à la double hégémonie des Etats-Unis et de l'Union soviétique, qui finiront d'ailleurs par trouver ce que j'ai appelé il y a deux ans, leur Sainte-Alliance. Vous avez montré votre indépendance à l'égard des Américains.

— Nous sommes indépendants, mais nous sommes leurs alliés.

Depuis le début de l'entretien, il n'a pas fait d'autre geste que de porter sa cigarette à sa bouche et de la reposer sur le cendrier. Dans l'immobilité générale, il ne semble pas un malade, mais un empereur de bronze. Il lève soudain les deux bras au ciel les laisse retomber d'un coup.

— No-o-os alliés ! Les vôtres et les nôtres !

Sur le ton de : ils sont jolis !

— Les Etats-Unis ne sont pas autre chose que l'impérialisme américain, la Grande-Bretagne joue double jeu...

Pour la première fois, le maréchal prend la parole :

— La Grande-Bretagne soutient les impérialistes américains.

En même temps que je lui répons :

² Chef du P.C. indonésien.

«N'oubliez pas la Malaisie...», Mao dit : «Echange de bons procédés», mais sa voix baisse comme s'il se parlait à lui-même :

— Nous avons fait le nécessaire, mais qui sait ce qui se passera dans quelques dizaines d'années ?

Je ne pense pas à ce qui se passera demain, mais à ce qui se passait hier, quand les Russes, en même temps qu'ils construisaient les aciéries géantes, déplaçaient les poteaux-frontières des steppes du Turkestan, tous les gardes chinois ivres morts, pour devenir possesseurs des mines d'uranium – les poteaux reprenant leur place un peu plus tard à la suite de la loyale action réciproque qui avait mené au sommeil les gardes russes... Je demande :

— L'opposition est encore puissante ?

— Il y a toujours les bourgeois-nationaux, les intellectuels, etc. Il commence à y avoir les enfants des uns et des autres.

— Pourquoi les intellectuels ?

— Leur pensée est antimarxiste. A la libération, nous les avons accueillis même quand ils avaient été liés au Kuo-Min-Tang, parce que nous avons trop peu d'intellectuels marxistes. Leur influence est loin d'avoir disparu. Surtout chez les jeunes...

Je m'aperçois soudain que les peintures, au mur, sont des rouleaux traditionnels de style mandchou – comme dans le bureau du maréchal, comme dans celui de Chou En-laï. Aucune des figures réalistes socialistes qui couvrent les murs de la ville.

— La jeunesse que j'ai vue au cours de mes voyages, dit notre ambassadeur vous est pourtant profondément acquise, Monsieur le président.

Mao sait que Lucien Paye a été ministre de l'Education nationale et recteur de Dakar; il sait aussi qu'à chaque occasion, il prend contact avec les professeurs et les étudiants. L'ambassadeur parle un peu le mandarin, que plusieurs membres de notre ambassade, nés en Chine, parlent couramment.

— On peut voir aussi les choses de cette façon...

Ce n'est pas une phrase courtoise destinée à écarter la discussion. Mao attache à la jeunesse la même importance que le général de Gaulle, que Nehru. Il semble penser que l'on peut porter plusieurs jugements sur la jeunesse chinoise, et souhaiter que l'on puisse en porter un autre que le sien. Il sait que notre ambassadeur a étudié la nouvelle pédagogie chinoise : le système «mi-travail, mi-étude», l'autorisation donnée aux étudiants de se présenter aux examens en apportant leurs livres scolaires... Il l'interroge avec attention :

— Depuis combien de temps êtes-vous à Pékin ?

— Depuis quatorze mois. Mais je suis allé à Canton par le chemin de fer; j'ai visité le Centre-Sud, ce qui m'a permis de voir, non sans émotion, Monsieur le président, la maison où vous êtes né, au Hou-nan; j'ai vu le Sseu-tchouan, le Nord-Est. Et nous avons vu Lo-yang et Sian, avant Yen-an. Partout j'ai été en contact avec le peuple. Contact superficiel; mais celui que j'ai établi avec les professeurs et les étudiants était un vrai contact – à Pékin, assez durable. Les étudiants sont orientés vers l'avenir que vous envisagez pour eux, Monsieur le président.

— Vous avez vu un aspect...

«Un autre a pu vous échapper...

«Et pourtant, il a été vu et confirmé... Une société est un ensemble complexe...

«Savez-vous comment s'appelaient les chrysanthèmes, à la dernière exposition de Hang-tcheou ? La danseuse ivre, le vieux temple au soleil couchant, l'amant qui poudre sa belle...

«Il est possible que les deux tendances coexistent... mais bien des conflits se préparent...

Dans ce pays où l'on ne parle que d'avenir et de fraternité, comme sa voix semble solitaire en face de l'avenir ! Je pense à une image puérile de mon premier livre d'histoire : Charlemagne regardant au loin les premiers Normands remonter le Rhin...

— Ni le problème agricole ni le problème industriel ne sont résolus. Le problème de la jeunesse moins encore. La révolution et les enfants, si l'on veut les élever, il faut les former...

Ses enfants, confiés à des paysans pendant la Longue Marche, n'ont jamais été retrouvés. Il y a peut-être, dans une commune populaire, deux garçons d'une trentaine d'années laissés naguère avec tant d'autres et tant de cadavres, et qui sont les fils sans nom de Mao Tsé-toung.

— la jeunesse doit faire ses preuves...

Une aura rend plus immobiles encore nos interlocuteurs. Bien différente de la trouble curiosité qui s'est établie lorsqu'ils ont attendu ce qu'il allait dire de la résurrection de la Chine. Il semble que nous parlions de la préparation secrète d'une explosion atomique. *Faire ses preuves...* Il y a vingt-cinq millions de jeunes communistes, dont presque quatre millions sont des intellectuels; ce que Mao vient de dire suggère, et sans doute annonce, une nouvelle action révolutionnaire comparable à celle qui suscita les *Cent Fleurs*, puis leur répression.

«Que cent fleurs différentes s'épanouissent, que cent écoles rivalisent !» Mao lança ce mot d'ordre qui semblait une proclamation de libéralisme, en un temps où il croyait la Chine «remodelée». Les critiques auxquelles il faisait appel étaient les critiques «constructives», chères aux partis communistes; il comptait fonder sur elles les réformes nécessaires. Il se trouva devant la masse des critiques négatives, qui attaquaient jusqu'au parti. Le retour à Sparte ne traîna pas; on envoya les intellectuels se faire remodeler dans les communes populaires.

Les adversaires du régime ont vu dans les *Cent Fleurs* un appât destiné à faire sortir du bois les opposants dupés. Mais Mao avait voulu sincèrement infléchir la ligne du parti, comme il décida sincèrement et fermement de la rétablir dès qu'il comprit que la critique qu'il avait suscitée n'était point une autocritique. A mains égards, la situation serait la même, aujourd'hui, si l'on prenait pour mot d'ordre : que la jeunesse s'épanouisse. Croit-il les jeunes communistes capables d'entraîner les jeunes dans

une action comparable au «Grand Bond en avant»? D'autre part, sans doute faut-il éprouver de nouveau le parti.

La répression qui suivit les *Cent Fleurs* écarta la jeunesse protestataire, elle écarta aussi les membres du parti qui l'avaient laissée protester : d'une pierre, deux coups. Il faut agir sur toute la jeunesse, et éprouver le parti par cette action. L'investissement de l'Occident par les peuples sous-développés, auquel a fait allusion Chou En-laï, «donc, a dit Mao, le destin du monde», est inséparable de la jeunesse chinoise. Croit-il réellement à la libération du monde sous la direction de la Chine ? La révolution créée par les prédicateurs d'une grande nation révolutionnaire semble une politique plus vaste et plus saisissante que celle des Etats-Unis, définie seulement par l'arrêt de cette expansion.

Borodine, délégué de l'U.R.S.S. auprès de Sun Yat-sen, répondait à l'interviewer du *Hong-Kong Times* : «Vous comprenez l'action des missionnaires protestants, n'est-ce pas ? Eh bien, vous comprenez la mienne...» Mais c'était en 1925. On mobilise deux mille danseurs et trois cent mille spectateurs pour le président de la Somalie – et puis ? Staline croyait à l'Armée rouge, non au Komintern, et peut-être Mao ne croit-il à la prise du pouvoir mondial par les pays sous-développés que comme Staline croyait à la prise du pouvoir par le prolétariat mondial. La révolution vaincra : mais provisoirement, présidents somaliens, guerre du Vietnam, propagande guerrière jusque dans les villages sont la justification de Sparte. Mao bénit Hanoï, la Somalie, Saint-Domingue, et «liquide» ses adversaires tibétains. La défense du Vietnam et la communisation du Tibet se rejoignent, bien au-delà de l'aide symbolique aux Somaliens ou aux Congo, comme des jumeaux sur le sein du vieil Empire. Chaque guérillero vietnamien tombé dans la brousse autour de Da-Nang légitime le travail épuisant des paysans chinois.

La Chine viendra en aide (jusqu'où ?) à tous les peuples opprimés qui lutteront pour leur libération, mais la lutte de ces peuples la cimente. «Stratégiquement dit Mao, l'impérialisme est condamné – et sans doute, avec lui, le capitalisme; tactiquement, il faut le combattre comme les troupes de l'Armée de libération ont combattu celles de Tchang Kaï-chek.» Et tactiquement, les combats décisifs auront lieu en Chine, parce que Mao ne s'engagera pas de façon décisive au-dehors. Mais déjà la Longue Marche

fait figure de légende, et les survivants de la fin de la guerre contre Tchang Kaï-chek s'appellent les vétérans.

Mao a dit que le problème industriel n'était pas résolu, mais je ne l'en crois pas inquiet : dans son esprit, la Chine a fait sa conversion. Il a dit que le problème agricole n'était pas résolu : certains – et d'abord lui – affirment que presque toute la terre arable de Chine est cultivée, et qu'il ne peut en accroître le rendement que de façon limitée; d'autres annoncent la prochaine mise en valeur des steppes, et un rendement double. La bombe atomique et la charrette à bras ne coexisteront pas toujours. Mais Mao ne conçoit la modernisation de l'agriculture et l'industrialisation qu'à travers les puissantes structures chinoises dans lesquelles le parti exprime, guide et ordonne les masses comme l'empereur ordonnait les forces de la terre. L'agriculture et l'industrie sont liées, et doivent le rester; la politique vient avant la technique.

Peut-être l'Etat soviétique serait-il assez fort pour que la jeunesse russe devînt, dans une certaine mesure, indifférente à une politique qui pourtant la comble d'orgueil; mais l'Etat chinois n'est encore que la victoire remportée chaque jour par la Chine dans un combat qui l'exalte. Comme l'Etat russe avant la guerre, l'Etat chinois a besoin d'ennemis. L'austérité qui apportait le bol de riz était-elle austérité, comparée à la misère qui apportait la faim ? Mais la misère s'éloigne, les propriétaires des temps de l'Empire et du Kuo-Min-Tang sont morts, les Japonais et Tchang Kaï-chek sont partis. Quoi de commun entre les analphabètes du Kiang-si encore semblables aux révolutionnaires taï-pings, les serfs tibétains délivrés par l'Armée de libération et formés par l'Ecole des minorités nationales, et les étudiants qu'interroge Lucien Paye ? Sans doute la menace du révisionnisme dont parle Mao est-elle là, bien plus que dans la nostalgie d'un passé dont on ne connaît plus que ce qu'il avait de pire. Plus de deux cent quatre-vingts millions de Chinois, âgés de moins de dix-sept ans, n'ont aucun souvenir antérieur à la prise de Pékin.

Depuis la dernière phrase de la traductrice, personne n'a parlé. Le sentiment que Mao inspire à ses compagnons m'intrigue. C'est d'abord une déférence presque amicale : le Comité central autour de Lénine, non de Staline. Mais ce qu'il m'expose semble parfois s'adresser aussi à un contradicteur imaginaire, auquel il répondait à

travers eux. Il semble un peu dire : et il en sera ainsi, que cela vous plaise ou non. Quant à eux, leur attentif silence leur donne, fugitivement, l'aspect d'un tribunal.

— A propos, dit Mao apparemment hors de propos, j'ai reçu il y a quelques mois une délégation parlementaire de chez vous. Vos partis socialiste et communiste croient vraiment ce qu'ils disent ?

— Ça dépend ce qu'ils disent...

«La parti socialiste est principalement un parti de fonctionnaires, dont l'action s'exerce par les syndicats Force Ouvrière, importants dans l'administration française. C'est un parti libéral à vocabulaire marxiste. Dans le Midi, pas mal de propriétaires de vignobles votent socialiste.»

A ces vérités premières, mes interlocuteurs semblent tomber des nues.

— Quant au parti communiste, il conserve un quart, un cinquième des voix. Des militants courageux et dévoués, au-dessous de l'appareil que vous connaissez comme moi... Un parti trop révolutionnaire pour que naisse un autre parti de combat, trop faible pour accomplir la Révolution.

— Le révisionnisme de l'Union Soviétique ne lui fera peut-être pas perdre de voix, mais lui fera perdre des poings.

«En tant que parti, il est contre nous. Comme tous les autres, sauf l'Albanie. Ils sont devenus des partis sociaux-démocrates d'un type nouveau...

— Il a été le dernier grand parti stalinien. Individuellement, la plupart des communistes voudraient s'embrasser avec vous sur une joue, et avec les Russes sur l'autre.

Il croit avoir mal compris. La traductrice développe. Il se tourne vers le maréchal, le président et les autres ministres. On dit que le rire de Mao est communicatif. C'est vrai : tous rient aux éclats. Le sérieux retrouvé, il dit :

— Qu'en pense le général de Gaulle ?

— Il n'y attache pas grande importance. Ce n'est rien de plus qu'un fait électoral. Actuellement, le destin de la France se passe entre les Français et lui.

Mao réfléchit.

— Les mencheviks, Plekhanov, ont été marxistes, même léninistes. Ils se sont coupés des masses et ont fini par prendre les armes contre les bolcheviks – enfin, ils ont surtout fini par se faire exiler ou fusiller...

«Pour tous les communistes, il existe maintenant deux voies : celle de la construction socialiste, celle du révisionnisme. Nous n'en sommes plus à manger des écorces, mais nous n'en sommes qu'à un bol de riz par jour. Accepter le révisionnisme, c'est arracher le bol de riz. Je vous l'ai dit, nous avons fait la Révolution avec des jacqueries; puis, nous les avons conduites contre les villes gouvernées par le Kuo-Min-Tang. Mais le successeur du Kuo-Min-Tang n'a pas été le parti communiste chinois, quelle que soit l'importance de celui-ci : il a été la Nouvelle Démocratie. L'histoire de la Révolution, comme la faiblesse du prolétariat des grandes villes, a contraint les communistes à l'union avec la petite bourgeoisie. Pour cela aussi, notre Révolution, à la fin, ne ressemblera pas plus à la Révolution russe que la Révolution russe n'a ressemblé à la vôtre... De larges couches de notre société, aujourd'hui encore, sont conditionnées de telle façon que leur activité est nécessairement orientée vers le révisionnisme. Elles ne peuvent obtenir ce qu'elles désirent qu'en le prenant aux masses.

Je pense à Staline : «Nous n'avons pas fait la révolution d'Octobre pour donner le pouvoir aux koulaks !...»

— La corruption, l'illégalité, reprend Mao, l'orgueil des bacheliers, la volonté d'honorer la famille en devenant employé et en ne se salissant plus les mains, toutes ces bêtises ne sont que des symptômes. Dans le parti comme hors du parti. La cause, ce sont les conditions historiques elles-mêmes. Mais aussi les conditions politiques.

Je connais sa théorie : on commence par ne plus tolérer la critique, puis on écarte l'autocritique, puis on se coupe des masses, et, comme le parti ne peut trouver qu'en elles sa force révolutionnaire, on tolère la formation d'une nouvelle classe; enfin on proclame, comme Khrouchtchev, la coexistence pacifique durable avec les Etats-Unis – et les Américains arrivent au Vietnam. Je n'ai pas oublié sa phrase d'autrefois : «Il y a ici soixante-dix pour cent de paysans pauvres, et leur sens de la Révolution n'a jamais

été en défaut.» Il a dit tout à l'heure comment il l'entend : il faut apprendre des masses, pour pouvoir les instruire.

— C'est pourquoi, dit-il, le révisionnisme soviétique est une ... apostasie.

La traductrice a trouvé le mot : apostasie, presque tout de suite. Elevée par les sœurs ?

— Il va vers la restauration du capitalisme, et on se demande pourquoi l'Europe n'en serait pas satisfaite.

— Je ne crois pas qu'il envisage de revenir à la propriété privée des moyens de production.

— En êtes-vous tellement assuré ? Voyez la Yougoslavie !

Je ne souhaite pas parler de la Yougoslavie, mais il me vient à l'esprit que les deux rebelles majeurs, Mao et Tito, sont tous deux étrangers aux cadres de la Maison Grise de Moscou – tous deux chefs de guérilla.

— Je crois que la Russie veut sortir du régime de Staline sans revenir au vrai capitalisme. D'où un certain libéralisme. Mais il appelle une métamorphose du pouvoir : il n'y a pas de stalinisme libéral. Si ce que nous appelons communisme russe est le régime stalinien, nous sommes en face d'un changement de régime. La fin de l'encerclement et du primat de l'industriel lourde, l'abandon de la police politique en tant que quatrième pouvoir, la victoire de 1945, ont apporté à l'Union Soviétique une métamorphose au moins aussi radicale que son passage de Lénine à Staline. Brejnev est le successeur de Khrouchtchev et tous les Brejnev le seront. J'ai connu le temps où l'on ne parlait pas de politique à sa femme; quand j'ai su que l'on osait blaguer le gouvernement dans le métro, j'ai pensé qu'il n'y avait pas un «adoucissement» de ce que j'avais connu, mais une transformation radicale.

— En somme, vous pensez qu'ils ne sont pas révisionnistes, parce qu'ils ne sont plus même communistes. Peut-être avez-vous raison, si l'on pense à ...

La traductrice ne trouve pas le mot.

— Tohu-bohu, propose notre traducteur.

— Si l'on pense au tohu-bohu qui règne là-bas, et qui n'a d'ailleurs pas d'autre but que de tromper tout le monde !

Pourtant, la clique dirigeante accepte la formation de couches de la population qui ne sont pas encore des classes, mais qui pèsent sur la politique communiste...

Rome trahit dès qu'elle écarte Sparte. Car on ne peut aisément maintenir une Sparte chinoise, à côté d'une Rome qu'elle prend d'ailleurs pour Capoue. Je connais la réponse exaspérée des Russes : «Mao est un dogmatique et un visionnaire. Comment maintenir la passion révolutionnaire cinquante ans après la Révolution ! Pour recommencer Octobre, la Russie n'a ni défaite tsariste, ni capitalistes, ni barines. La Chine connaît les épreuves que nous avons connues il y a trente ans. Elle n'a rien, nous avons quelque chose, et nous ne pouvons pas revenir à rien. Un fait nouveau domine toutes les idéologies : la guerre nucléaire anéantira les nations qui y seront engagées. Khrouchtchev a mis fin à la terreur et aux camps de concentration, cru à la possibilité d'accords de désarmement. Il a gouverné avec légèreté, mais nous voulons, comme lui, établir le communisme dans le monde en écartant la guerre.»

Je connais aussi la réponse de Mao. Il citera Lénine sur son lit de mort : «En dernière analyse, le succès de notre combat sera déterminé par le fait que la Russie, la Chine, l'Inde, constituent l'écrasante majorité de la population du globe.» Il rappellera que le parti chinois a accumulé plus d'expériences que tous les autres. Il pensera à la phrase de son voisin Liou Shao-shi : «Le trait de génie de Mao a été de transposer le caractère européen du marxisme-léninisme dans sa forme asiatique.» Il répétera que l'abandon de la Chine par Khrouchtchev dans l'affaire des îles Quemoy et Matsu fut une trahison, et que le soutien par les Soviétiques de l'action de l'O.N.U. au Congo en fut une autre. Que les conditions du rappel des experts russes étaient faites pour contraindre à l'abandon de tous les ouvrages commencés. Que chaque intervention des Etats-Unis fait d'eux un objet de haine pour la majorité pauvre et révolutionnaire, et que la décomposition du monde colonial exige maintenant une action rapide. Que Khrouchtchev fut un petit-bourgeois non léniniste, passé de la peur de la guerre nucléaire à la peur de la Révolution – et que le gouvernement soviétique est désormais incapable de faire appel aux masses parce qu'il en a peur.

L'envoi des ingénieurs et des directeurs d'usine chinois, des citoyens dans les communes populaires, est aussi banalement rigoureux que le fut, en Europe, le service militaire obligatoire. Les mots d'ordre du parti ne sont pas mis en question; même l'extravagance qui accompagne l'épopée, la campagne «contre les sentiments bourgeois tels que l'amour entre les parents et les enfants, entre gens de sexe opposé quand ils vont jusqu'à des excès de chaleur de sentiment». Mais les mots d'ordre ne sont suivis que si les masses restent mobilisées. Mao ne peut faire la Chine qu'avec des volontaires. Il tient à faire la Chine plus qu'à faire la guerre, et il affirme que les Etats-Unis n'emploieront pas plus les armes nucléaires au Vietnam qu'en Corée. Il croit toujours à la Révolution ininterrompue – et ce qui l'en sépare le plus, c'est la Russie.

Pour la troisième fois, un secrétaire est venu parler à Liou Shao-shi, et pour la troisième fois le président est venu entretenir Mao à voix basse. Celui-ci fait un geste las et, s'accrochant des deux mains aux bras de son fauteuil, se lève. Il est le plus droit de nous tous : monolithique. Il tient toujours sa cigarette. Je vais prendre congé de lui, et il me tend une main presque féminine, aux paumes roses comme si elles avaient été ébouillantées. A ma surprise, il me reconduit. La traductrice est entre nous, un peu en arrière; l'infirmière, derrière lui. Nos compagnons nous précèdent, l'ambassadeur de France avec le président de la République, qui n'a pas dit un mot. Assez loin derrière nous, un groupe plus jeune – des hauts fonctionnaires, je suppose.

Il marche pas après pas, raide comme s'il ne pliait pas les jambes, plus empereur de bronze que jamais, dans son uniforme sombre entouré d'uniformes clairs ou blancs. Je pense à Churchill lorsqu'il reçut la croix de la Libération. Il devait passer en revue la garde qui venait de lui rendre les honneurs. Lui aussi ne pouvait marcher que pas à pas, et il s'arrêtait devant chaque soldat pour examiner ses décorations, avant d'aller au suivant. Il semblait alors touché à mort. Les soldats regardaient passer lentement devant eux le vieux lion foudroyé. Mao n'est pas foudroyé : il a l'équilibre mal assuré de la statue du commandeur, et marche comme une figure légendaire revenue de quelque tombeau impérial. Je lui cite la phrase de Chou En-laï, vieille déjà de quelques années :

«Nous avons commencé en 1949 une nouvelle Longue Marche, et nous n'en sommes encore qu'à la première étape.»

— Lénine a écrit : «La dictature du prolétariat est une lutte opiniâtre contre toutes les forces et les traditions de l'ancienne société.» Opiniâtre. Si Khrouchtchev a vraiment cru que les contradictions avaient disparu, en Russie, c'est peut-être parce qu'il a cru gouverner la Russie ressuscitée.

— Laquelle ?

— Celle des victoires. Ça peut suffire. La victoire est la mère de beaucoup d'illusions. Quand il est venu ici pour la dernière fois, à son retour de Camp-David, il croyait aux accommodements avec l'impérialisme américain. Il s'imaginait que le gouvernement soviétique était celui de la Russie entière. Il s'imaginait que les contradictions y avaient presque disparu. La vérité, c'est que si les contradictions que nous devons à la victoire sont moins pénibles pour le peuple que les anciennes, heureusement ! elles sont presque aussi profondes. L'humanité livrée à elle-même ne rétablit pas nécessairement le capitalisme (c'est pourquoi vous avez peut-être raison de dire qu'ils ne rétabliront pas la propriété privée des moyens de production), mais elle rétablit l'inégalité. Les forces qui poussent à la création de nouvelles formes de classes sont puissantes. Nous venons de supprimer les galons et les appellations de grade; tout «cadre» redevient ouvrier au moins un jour par semaine; les citadins vont travailler par trains entiers dans les communes populaires. Khrouchtchev avait l'air de croire qu'une révolution est faite quand un parti communiste a pris le pouvoir — comme s'il s'agissait d'une libération nationale !

Il n'élève pas la voix, mais son hostilité, lorsqu'il parle du parti communiste russe, est aussi manifeste que la haine de Chou En-laï lorsqu'il parle des Etats-Unis. Pourtant, à Lo-yang ou dans les ruelles de Pékin, les gosses, qui nous prenaient pour des Russes (ils n'ont pas vu d'autres Blancs), nous souriaient.

— Lénine savait bien qu'à ce moment la Révolution ne fait que commencer. Les forces et les traditions dont il parlait, ne sont pas seulement un héritage de la bourgeoisie. Elles sont aussi notre fatalité. Li Tsong-yen, qui a été vice-président du

Kuo-Min-Tang, vient de rentrer de Taïwan. Un de plus ! Je lui ai dit : «Il nous faut encore au moins vingt ou trente ans d'efforts pour faire de la Chine un pays puissant.» Mais est-ce pour que cette Chine-là ressemble à Taïwan ? Les révisionnistes confondent les causes et les conséquences. L'égalité n'a pas d'importance en elle-même, elle en a parce qu'elle est naturelle à ceux qui n'ont pas perdu le contact avec les masses. La seule façon de savoir si un jeune cadre est réellement révolutionnaire, c'est de regarder s'il se lie réellement aux masses ouvrières et paysannes. Les jeunes ne sont pas rouges de naissance; ils n'ont pas connu la Révolution.

«Vous vous souvenez de Kossyguine au XXIII^e Congrès : «Le Communisme, c'est l'augmentation du niveau de vie.» Bien sûr ! Et la nage, c'est une façon de mettre un caleçon de bain ! Staline avait détruit les koulaks. Il ne s'agit pas de remplacer le tsar par Khrouchtchev, une bourgeoisie par une autre, même si on l'appelle communiste. C'est comme avec les femmes : bien entendu, il était nécessaire de leur donner d'abord l'égalité juridique ! Mais à partir de là, tout reste à faire ! Il faut que disparaissent la pensée, la culture et les coutumes qui ont conduit la Chine où nous l'avons trouvée et il faut que paraissent la pensée, la culture et les coutumes de la Chine prolétarienne, qui n'existe pas encore. La femme chinoise n'existe pas encore non plus, dans les masses; mais elle commence à vouloir exister... Et puis, libérer les femmes, ce n'est pas fabriquer des machines à laver ! Libérer leurs maris, ce n'est pas fabriquer des bicyclettes : c'est faire le métro de Moscou.

Je pense à ses propres femmes, ou plutôt à ce qu'on en raconte. La première avait été choisie par les parents. C'était sous l'Empire – Mao aurait pu voir un jour la dernière impératrice... Il écarte son voile, la trouve laide, et court encore. La seconde était la fille de son maître. Il l'a aimée et, dans un poème, jouant sur son nom, l'appelle «mon fier peuplier»; elle a été prise en otage par le Kuo-Min-Tang et décapitée. Je me souviens de la photo où on le voit lever son verre en face de Tchang Kaï-chek, à Tchong-King : beaucoup plus glacé que Staline en face de Ribbentrop. La troisième était l'héroïne de la Longue Marche : quatorze blessures. Il a divorcé (on ne divorce guère, dans le parti chinois); elle est aujourd'hui gouverneur de province. Il a enfin épousé Chieng-Ching, star de Shanghaï qui atteint Yen-an à travers les lignes pour

servir le parti. Elle a dirigé le théâtre aux armées; depuis la prise de Pékin, elle n'a vécu que pour Mao, et n'a plus jamais paru en public³.

— La Chine prolétarienne, reprend-il, n'est pas plus un coolie qu'un mandarin; l'Armée populaire n'est pas plus une bande de partisans qu'une armée de Tchang Kaï-chek. Pensée, culture, coutumes doivent naître d'un combat, et le combat doit continuer aussi longtemps qu'il existe un risque de retour en arrière. Cinquante ans, ce n'est pas long; une vie à peine... Nos coutumes doivent devenir aussi différentes des coutumes traditionnelles que les vôtres le sont des coutumes féodales. La base sur quoi nous avons tout construit, c'est le travail réel des masses, le combat réel des soldats. Celui qui ne comprend pas cela se met hors de la Révolution. Elle n'est pas une victoire, elle est un brassage des masses et des cadres pendant plusieurs générations...

Ainsi, sans doute, parlait-il de la Chine dans la grotte de Yen-an. Je pense au poème où, venant de parler des grands fondateurs et de Gengis Khan, il ajoute : «Regardez donc plutôt ce temps-ci...»

— Et pourtant, dis-je, ce sera la Chine des grands empires...

— Je ne sais pas; mais je sais que si nos méthodes sont les bonnes – si nous ne tolérons aucune déviation – la Chine se fera d'elle-même.

Je vais de nouveau prendre congé de lui : les voitures sont au bas du perron.

— Mais dans ce combat-ci, ajoute-t-il, nous sommes seuls.

— Ce n'est pas la première fois...

— Je suis seul avec les masses. En attendant.

Surprenant accent, dans lequel il y a de l'amertume, de l'ironie peut-être, et d'abord de la fierté. On dirait qu'il vient de prononcer cette phrase pour nos compagnons mais il ne parle avec passion que depuis qu'ils se sont éloignés. Il marche avec plus de lenteur que ne l'y contraint la maladie.

— Ce qu'on exprime par le terme banal de révisionnisme, c'est la mort de la Révolution. Il faut faire partout ce que nous venons de faire dans l'armée. Je vous ai dit

³ Depuis, elle a joué un rôle important dans la Révolution culturelle prolétarienne.

que la Révolution était aussi un sentiment. Si nous voulons en faire ce qu'en font les Russes : un sentiment du passé, tout s'écroulera. Notre Révolution ne peut pas être seulement la stabilisation d'une victoire.

— Le grand Bond semble beaucoup plus qu'une stabilisation ?

Ses édifices nous entourent à perte de vue.

— Oui. Mais depuis... Il y a ce qu'on voit, et ce qui ne se voit pas... Les hommes n'aiment pas porter la Révolution toute leur vie. Lorsque j'ai dit :

«Le marxisme chinois est la religion du peuple», j'ai voulu dire (mais savez-vous combien il y a de communistes à la campagne ? Un pour cent !)... donc, j'ai voulu dire que les communistes expriment réellement le peuple chinois s'ils demeurent fidèles au travail dans lequel la Chine entière s'est engagée comme dans une autre Longue Marche. Quand nous disons : «Nous sommes les Fils du Peuple», la Chine le comprend comme elle comprenait : Les Fils du Ciel. Le Peuple est devenu les ancêtres. Le Peuple, pas le parti communiste vainqueur.

— Les maréchaux ont toujours aimé les stabilisations; mais vous venez de supprimer les grades.

— Pas seulement les maréchaux ! D'ailleurs, les survivants de la vieille garde ont été formés par l'action, comme notre Etat. Beaucoup sont des révolutionnaires empiriques, résolus, prudents. En revanche, il y a toute une jeunesse dogmatique, et le dogme est moins utile que la bouse de vache. On en fait ce qu'on veut, même du révisionnisme ! Quoi qu'en pense votre ambassadeur, cette jeunesse présente des tendances dangereuses... Il est temps de montrer qu'il y en a d'autres...

Il semble lutter à la fois contre les Etats-Unis, contre la Russie – et contre la Chine : «Si nous ne tolérons aucune déviation...»

— Je suis seul, répète-t-il. Soudain, il rit : «Enfin, avec quelques amis lointains; veuillez saluer le général de Gaulle.

«Quant à eux (il veut parler des Russes) la Révolution, vous savez, au fond, ça ne les intéresse pas...»

L'auto démarre. J'écarte les petits rideaux de la vitre du fond. Comme lorsque je suis arrivé, mais cette fois en pleine lumière, il est seul en costume sombre au centre d'un cercle un peu éloigné de costumes clairs. Des houppes soyeuses de mimosas passent dans le vent comme des flocons, comme les houppes de kapok au-dessus de la reine de la Casamance. Au-dessus, un avion brillant passe en ligne droite. Avec le geste millénaire de la main en visière, le vieux de la montagne le regarde s'éloigner, en protégeant ses yeux du soleil.